

Histoire naturelle et littérature

L'histoire naturelle est un domaine que la littérature ne peut pas ignorer. L'une complète l'autre, l'étoffe, la nourrit, dès que l'œuvre littéraire veut être réellement vivante, que les sciences se dépouillent de l'appareil barbare qu'on leur prête volontiers. Faisons d'abord une distinction. Parlant littérature, nous entendons ici les genres appelés créateurs: roman, poésie, théâtre. Ces genres sont avant tout humains. Ils reflètent la vie et ils ont l'homme pour centre. Nous vivons dans un monde réel, qui s'adresse aux sens autant qu'à l'intelligence. Comme il n'est guère possible, sans verser dans l'in vraisemblable, le factice, le ridicule, de présenter l'œuvre littéraire en y séparant l'homme de son milieu naturel, il importe de donner à ce milieu l'importance, le relief qui lui sont propres. La littérature étant le miroir de l'homme, tout ce qui se rapporte à l'homme peut y avoir sa place. Sans doute il importe de choisir, mais ce choix relève de l'écrivain: question de goût, de tact, de doigté, rapports de l'art et de la morale. Il n'y a dans ces données rien de nouveau. Nous voulons seulement fixer ici certains points du jeu littéraire, adapter de vieilles idées à des conditions nouvelles,

rappeler des vérités souvent inaperçues, ou méconnues parce que trop simples.

La littérature est affaire de culture générale. On n'échappe pas à cette vérité. Or les sciences, qu'on le veuille ou non, sont partie intégrante de la véritable culture, au même titre que les humanités, l'histoire, la philosophie. Et l'expérience de la vie. Gardons-nous d'oublier la vie! Comme le disait l'automne dernier M. Edouard Montpetit, à l'occasion d'une conférence de Lucien Romier, nous avons trop longtemps cherché notre culture dans les livres, alors qu'il aurait fallu se pencher davantage sur la vie. De son côté, et à une autre époque, Alphonse Daudet n'écrit-il pas: "La vérité, c'est l'accord parfait entre l'écrivain et ce qui l'entoure, entre ce qu'il conçoit, perçoit et ce qu'il exprime".¹ Le roman, qui est essentiellement vie, réalité transposée, s'affaiblit lui-même, et volontairement, s'il néglige ce vaste domaine, si varié et si fertile, des sciences naturelles. Mauriac lui-même, dans son admirable livre: *Le roman*, rappelle "que la préoccupation d'être humain, le désir de ne rien laisser échapper de toutes les réalités de l'homme", sont les sentiments qui dominent les écrivains d'aujourd'hui. Dans cette préoccupation d'ordre général, la science et le souci des sciences entrent de plein pied. Rien de ce qui est humain ne doit échapper au romancier. Par humain,

¹) Léon Daudet: *Alphonse Daudet*.

entendons l'homme et le milieu propre à l'homme, avec tout ce que cela comporte. Ce qui s'applique ici au roman vaut pour la poésie, le théâtre, bien que dans des proportions moindres.

Les données scientifiques, avec la terminologie spéciale qu'elles supposent, se doivent naturellement de ne pas encombrer ni maquiller l'œuvre littéraire. Elles sauront s'y incorporer. Elles lui donneront en l'enrichissant une densité qu'elle ne connaîtrait pas sans elles. Il n'est pas question, et que cela soit entendu une fois pour toutes, de vider les manuels dans les œuvres d'imagination. Il ne s'agit pas de faire, pour l'émerveillement de la galerie, un étalage de connaissances hybrides. Ne répétons pas l'erreur de Zola qui, pour donner le change sur son savoir universel, décalquait les ouvrages techniques qui lui tombaient sous la main. Ce jeu est d'un enfant.

On a beau dire, notre littérature a marché. Elle n'a plus les hésitations qui l'empêchaient hier de s'affirmer. Elle tâtonne de moins en moins. Les jeunes écrivains savent ce qu'ils veulent, et où ils vont. Ceux des nôtres qui s'occupent sérieusement des lettres sont de leur époque. Ils refusent d'imiter la France intellectuelle à cinquante ans de distance, et se sont mis à l'étude des meilleurs maîtres, tant français qu'étrangers. Il y a quelques années, M. Olivar Asselin fit pour son plaisir une enquête sur le niveau des lectures, dans nos milieux

dits cultivés. Il trouva ce niveau fort bas. Cela se passait vers 1925. Si M. Asselin recommençait aujourd'hui l'expérience, ses conclusions seraient désuètes. Le temps n'est plus où Radiguet était chez nous une sorte d'épouvantail, où les noms de Mauriac et de Morand, de Maurois, de Claudel ou de Jules Romains provoquaient l'hilarité, quand ce n'était pas de sceptiques haussements d'épaule. Mieux armés que jamais pour la mêlée littéraire, nos écrivains manifestent des vues qui vont chaque jour s'élargissant. Ils cherchent moins leur voie, leur manière, et les moyens d'y atteindre. Partant, ils ont une audace qu'on n'avait pas accoutumé de trouver chez nous. Par audace, je n'entends pas les outrances d'expression, ni l'impudeur étalée par désir de scandale. Ceux qui s'arrêtent à pareilles niaiseries sont des naïfs. Esprits inaptes à mûrir. Ils peuvent se croire novateurs, ils ne sont que rétrogrades.

Dès que nos écrivains envisagent avec plus de sérieux leur tâche, ils doivent nécessairement se rapprocher de leur pays. Ils apprendront à le connaître mieux, pour le peindre mieux. C'est ici que les sciences, et plus particulièrement les sciences naturelles, entrent en jeu: zoologie générale, ornithologie, entomologie, botanique, géologie. Tout ce qui se rapporte, en somme, à la faune et à la flore, aux terrains et à leur formation, de notre pays. Nous vivons au

Canada et nos livres, pour être franchement canadiens, se doivent de réfléchir les caractères qui donnent au Canada sa physionomie. Quand les poètes, dans leur langage imagé, chantent l'âme et le visage du paysage, ils n'emploient pas les mots à l'aventure. Ils savent ce qu'ils disent, pourquoi ils le disent de telle façon, non de telle autre. Plus ils sont familiers avec le décor qui les entoure, plus ils ont de bonheur à l'interpréter. S'ils sont formés à bien voir ce qui se passe autour d'eux, ils ne commettent plus les impairs d'un trop grand nombre de leurs devanciers. Ils sont plus vrais parce que moins livresques, plus naturels parce que moins obsédés de visions artificielles. Ils savent, pour s'être ouvert les yeux sur les choses de chez nous, que la pervenche ne fleurit pas les champs du Québec, que le thym et la marjolaine y sont également inconnus, que le chant du rossignol ne saurait déchirer le silence des nuits laurentiennes. En quoi ils se montrent plus avisés, ou moins ignorants des réalités contingentes, que leurs grands-oncles.

Sans doute le décor de l'œuvre ne constitue pas l'œuvre elle-même, et il faut se garder de donner à l'accessoire une attention qui fasse négliger l'essentiel du récit, ou le lyrisme profond du poème. Mais l'un va de pair avec l'autre, et l'écrivain doit ambitionner de les marier au point de donner l'impression d'ampleur, de fini, de plénitude qui ressortit à l'œuvre d'art. Cela n'est pas facile.

Cela est au contraire très difficile, et oblige le romancier, ou le poète, à une somme considérable de travail, qu'il ne découvre qu'en s'y attachant. A la vérité, l'écrivain est un homme qui doit tout connaître, un homme qui doit savoir, dans les limites du raisonnable, tout ce qu'il est humainement possible. Pour peu qu'on y réfléchisse, il apparaît que la faiblesse, les carences, les déficiences de nos lettres, telles que nous les apercevons, s'expliquent par la préparation insuffisante, inadéquate, sommaire au point d'être puérile, de ceux qui manient la plume. La plupart ne sont pas suffisamment instruits. La grande pitié, c'est qu'ils ne soupçonnent pas le lamentable état qui est leur. Conséquence: ils envisagent leur métier, souvent une occupation d'à-côté, comme un art d'agrément où l'effort sincère est superflu. Ils écrivent comme d'autres pianotent ou barbouillent de la toile, pour le seul plaisir de perdre agréablement leur temps. En quoi ils ont tort. On écrit ou on n'écrit pas. Mais pour écrire, il faut avoir quelque chose à exprimer. Et la génération spontanée, dans la sphère intellectuelle, n'est pas plus fréquente que dans le monde biologique. Ceux-là qui sont trop mous, ou trop insoucians pour se mettre résolument à la tâche, n'ont qu'à briser tout de suite avec une carrière pour laquelle ils ne sont pas nés. Nous aurons toujours assez de mauvais ouvriers.

Comment exploiter la nature au bénéfice des lettres, comment transporter le monde physique, les êtres et les choses qui nous entourent, dans l'œuvre littéraire? Affaire de discernement, de compréhension, d'interprétation.

Mettez un enfant devant un paysage et demandez-lui, s'il a douze ans, quinze ans, de décrire ce paysage. Il vous montrera la courbe d'une rivière, un champ en culture, un coin de bois où coule un ruisseau. Neuf fois sur dix, il vous confiera qu'il voit des arbres, des fleurs, des herbes, des oiseaux et des insectes, des pierres, peut-être quelques bêtes sauvages, un écureuil ou un mulot. Un homme peu habitué à observer décrira de la même façon. Cela n'est pas suffisant. Il y a partout, dans tous les paysages du monde, des arbres et des plantes, des roches, des oiseaux et des insectes. A moins qu'il ne s'agisse du désert, où rien ne vit. Et encore? Non seulement il est bien de voir bêtes et plantes, mais il importe de les nommer, de les décrire, de dire un mot de leur habitat ou de leurs mœurs, d'expliquer en quoi elles se distinguent d'autres bêtes et d'autres plantes. Les oiseaux qui fréquentent les cours d'eau ne sont pas les mêmes que ceux des champs; les animaux des bois diffèrent de ceux de la plaine. Les terrains de mon pays de Saint-Hyacinthe, où la glaise est partout abondante, la roche sédimentaire, riche en fossiles, fréquente, n'ont rien de commun avec les sols des

Laurentides, habituellement maigres et sablonneux, dévorés par les roches ignées, de formation granitique et calcaire. Ce sont là, dira-t-on, des détails. Mais ce sont ces détails qui situent le récit, insufflent aux descriptions la vie, accusent le caractère d'un livre. C'est par de tels détails enfin compris, s'ajoutant à la trame d'un roman, soutenant le lyrisme d'un poème, que nous finirons par donner au Canada français une littérature.

Nous croyons sincèrement que le salut est là. Le livre canadien ne sera vrai, vivant, original, qu'en tant qu'il reflétera l'âme de notre pays, qu'il interprétera le terroir en le transposant. Des connaissances précises et une grande justesse du terme, dans les choses de la nature, sont indispensables à qui veut écrire. Elles enrichissent l'observation et la langue, permettent, en définitive, de donner à une œuvre le galbe de la chair et la chaleur du sang.

Qu'on n'aille pas croire que les écrivains canadiens font totalement abstraction de la nature. Ils le voudraient qu'ils ne le pourraient pas. Le malheur, c'est qu'ils ne prennent pas la peine de regarder autour d'eux, de voir la nature telle qu'elle est. Ils la cherchent dans leur cabinet de travail, à travers les livres qu'ils lisent, et qui, la plupart du temps, sont de provenance étrangère. Le résultat, c'est qu'ils nous montrent des paysages ultra-fantaisistes, ne correspondant en rien à la réalité.

Ils trompent le lecteur avec des descriptions et des aperçus français, anglais, russes, mais non canadiens. Loi du moindre effort. Car il est plus facile de décalquer un livre étranger que de créer soi-même. La loi du moindre effort, ajoutée à une ignorance inavouable des choses de chez nous, a mis dans nos œuvres, entre autres choses, une flore et une faune ridicules. Elle a paralysé le développement de notre littérature et dégoûté l'homme cultivé des livres canadiens.

Qu'on apprenne donc, une fois pour toutes, qu'il n'y a pas au Canada de pervenches, de marjolaine, de thym ni de verveine; que la bruyère et le genêt ne croissent pas dans la province de Québec; que le trille fleurit au printemps, le lis tigré à l'été, l'aster à l'automne. Qu'on sache que le rossignol n'est pas connu en Amérique du Nord, et qu'on ne confonde pas avec lui le pinson chanteur; que l'écureuil est un animal actif toute l'année, hiver comme été, et le suisse, (*tamias rayé*), un hibernant; que l'achigan est un poisson carnassier, au même titre que la truite, le brochet ou le doré; que l'alouette construit son nid près du sol, l'épervier sur les hauteurs, le grand héron bleu dans les arbres élevés, et seulement à ces endroits appelés héronnières. Qu'on ne vienne plus nous faire croire, comme Constantin-Weyer dans un de ses livres, que le canard noir est incontestable, alors qu'il est le plus estimé de nos oiseaux aquatiques; ni, comme Adolphe Nantel,

que l'ours a ses petits à l'automne; ni, comme Albert Ferland, que le bison est un animal des monts laurentiens; ni encore, comme Olivar Asselin, (ne vous en déplaise, seigneur!), que le rat musqué se glisse à l'eau en douce, et qu'il ne sait pas plonger.

Il est temps que nous prenions contact avec les êtres, les choses, la nature sous toutes ses formes. Il importe, plus que jamais, d'ouvrir les yeux sur ce qui nous entoure, de nous pencher sur les mystères que propose le triple règne animal, végétal, minéral. Les écrivains d'autres pays se sont mis à ce travail depuis longtemps. Pourquoi les nôtres s'abstiendraient-ils? Seraient-ils les seuls, sur la planète, à qui l'on refuse les rapports avec le bon sens? Qu'on le veuille ou non, la nature est une mine pour l'écrivain. Elle lui donne, en plus de connaissances qui étayaient son récit, une richesse de vocabulaire que le profane ne soupçonne pas. Cela a son importance, en un pays où le vocabulaire courant est d'une pénurie honteuse.

A-t-on idée, par exemple, des jolis mots que l'histoire naturelle la moins pédante peut fournir au romancier ou au poète? Prenons le domaine botanique; de simples mauvaises herbes, que nous voyons chaque jour ou presque, s'appellent nielle, chicorée sauvage, tanaïsie, passerage, vaccaire ou silène, pigamont ou pain de couleuvre. Ces noms sont populaires, mais ce sont ceux-là qu'il nous faut, ceux qui peignent les choses, que tout le monde

comprend, et que le peuple n'a pas choisis sans raison. Mis à leur place dans une phrase, et dans le décor qui convient, ces noms valent bien les termes généraux plante ou fleur, ou le savoureux *bouquet* de nos habitants. Ils ont de l'allant, ils sonnent français. Que veut-on de plus? Dans le monde des oiseaux, non moins intéressant que celui des plantes, n'avons-nous pas des mots aussi expressifs, aussi satisfaisants que macreuse, balbusard, oriole, grèbe, aigrette? On se rappellera ici l'usage intelligent, bien que légèrement fantaisiste, qu'a fait de ses connaissances ornithologiques un écrivain comme Pierre Benoit, dans son roman: *L'Ile verte*.

Le lecteur, de moins en moins ignare, est fatigué de nos prés aux mille fleurs et aux mille couleurs; des multitudes d'oiseaux qui piaillent dans les branches; des bêtes féroces de nos grands bois. Nous l'avons saturé de ces banalités. Elles lui donnent la nausée. Nous voulons que le livre canadien soit lu, mais faisons donc un livre canadien qui soit lisible. Il y a moyen d'y arriver. Comment? Par le travail, et par le travail seulement. Notre pays est là, sous la main, qui nous offre ses trésors, anxieux de nous les voir utiliser. Pourquoi hésitons-nous? La réponse est simple. Elle est toujours la même: parce que le travail en perspective est ardu et que nous sommes, dans une proportion si généreuse qu'elle en est humiliante, des paresseux.

Harry BERNARD